

R. 169985

84
B 49
- 0
FA
6492

OEUVRES COMPLÈTES
DE
P.-J. DE BÉRANGER

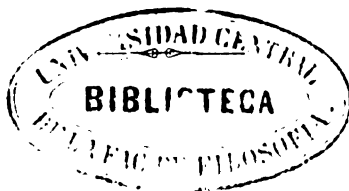
NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

ILLUSTRÉE DE CINQUANTE-DEUX BELLES GRAVURES SUR ACIER
ENTIÈREMENT INÉDITES

D'APRÈS LES DÉSINS

DE MM. CHARLET, A. DE LEMUD, JOHANNOT, DAUBIGNY, PAUQUET,
JACQUES, J. LANGE, PINGUILLY, DE RUDDER, RAFFET

TOME SECOND



PARIS

PERROTIN, ÉDITEUR

DE LA MÉTHODE WILHEM ET DE L'ORPHÉON
3. PLACE DU DOYENNÉ

MDCCCXLVII

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
 Bellart s'amuse à mesurer mes fers;
 Même aux regards de la France asservie
 Un noir cachot peut illustrer mes vers.
 A ses barreaux je suspendrai ma lyre;
 La Renommée y jettera les yeux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
 Jadis un roi causa tous ses malheurs.
 Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
 Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
 Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire :
 Je vais chanter son hymne glorieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire :
 Échos des bois, répétez mes adieux.

LA LIBERTÉ.

PREMIÈRE CHANSON

FAITE A SAINTE-PÉLAGIE.

JANVIER 1822.

AIR : *Chantons Lætamini.*

D'un petit bout de chaîne
 Depuis que j'ai tâté,
 Mon cœur en belle haine

A pris la liberté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait par charité
Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillotté!
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

De son arbre civique
Que nous est-il resté?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Interrogeons le Tibre;
Lui seul a bien goûté
Sueur de peuple libre,
Crasse de papauté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Du bon sens qui nous gagne
 Quand l'homme est infecté,
 Il n'est plus dans son bague
 Qu'un forçat révolté.
 Fi de la liberté!
 A bas la liberté!

Bons porte-clefs que j'aime,
 Geôliers pleins de gaité,
 Par vous au Louvre même
 Que ce vœu soit porté :
 Fi de la liberté!
 A bas la liberté!

LA CHASSE.

CHANSON DE REMERCIEMENT

A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE
 QUI M'ENVOYÈRENT
 UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *Tonton, tontaine, tonton.*

Grâce à votre bourriche pleine
 De gibier digne d'un glouton,
 Tonton, tonton, tontaine, tonton,
 Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortège s'avance?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Européen, partout, sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!
Nous succombions; Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.

Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais, aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats se rappelant ses traits;
Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts :
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

L'Européen, que frappent ces paroles,
Sertit des rois, suivit des conquérants :
Un peuple esclave encensait ces idoles;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers :
Que la vertu rapproche les deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON ADRESSÉE A MANUEL.

1824.

AIR : *Un soldat, par un coup funeste.*

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîme sur les caves
Du maître qui les opprimait.

Leur gaité s'éveille :

« Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.

» L'esclave est roi quand le maître sommeille.

» Enivrons-nous! (4 fois.)

» Amis, ce vin par notre maître

» Fut confisqué sur des Gaulois

» Bannis du sol qui les vit naître

» Le jour même où mouraient nos lois.

» Sur nos fers qu'il rouille,

» Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.

» Des malheureux partageons la dépouille.

» Enivrons-nous!

» Savez-vous où gît l'humble pierre

» Des guerriers morts de notre temps?

- » Là plus d'épouses en prière ;
- » Là plus de fleurs, même au printemps.
 - » La lyre attendrie
- » Ne reedit plus leurs noms effacés tous.
- » Nargue du sot qui meurt pour la patrie!
 - » Enivrons-nous !

- » La Liberté conspire encore
- » Avec des restes de vertu ;
- » Elle nous dit : Voici l'aurore ;
- » Peuple, toujours dormiras-tu ?
 - » Dêité qu'on vante,
- » Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
- » L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
 - » Enivrons-nous !

- » Oui, toute espérance est bannie ;
- » Ne comptons plus les maux soufferts.
- » Le marteau de la tyrannie
- » Sur les autels rive nos fers.
 - » Au monde en tutelle,
- » Dieux tout-puissants, quel exemple offrez-vous !
- » Au char des rois un prêtre vous attelle.
 - » Enivrons-nous !

- » Rions des dieux, siillons les sages,
- » Flattons nos maîtres absolus.
- » Donnons-leur nos fils pour otages :
- » On vit de honte, on n'en meurt plus.
 - » Le Plaisir nous venge ;

» Sur nous du Sort il fait glisser les coups.
» Traînons gaiement nos chaînes dans la fange.
» Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse ;
Il crie à des valets : « Courez !
» Qu'un fouet dissipe l'allégresse
» De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous !

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge
Aurais-je peint nos tristes jours ?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds ;
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous ! (4 fois.)

LES CONTREBANDIERS.

CHANSON

ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR,

AUTEUR

DU BON SENS D'UN HOMME DE RIEN 49.

AIR : *Cette chaumière-là vaut un palais.*

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Ça, qu'on me suive,

Hommes, pacotille et mulets.

Marchons, attentifs au qui-vive.

Armons fusils et pistolets.

Les douaniers sont en nombre;

Mais le plomb n'est pas cher;

Et l'on sait que dans l'ombre

Nos balles verront clair.

Malheur! malheur aux commis!

A nous, bonheur et richesse!



LES CONTREBANDIERS

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis ;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarades, la noble vie !

Que de hauts faits à publier !

Combien notre belle est ravie

Quand l'or pleut dans son tablier !

Château, maison, cabane,

Nous sont ouverts partout.

Si la loi nous condamne,

Le peuple nous absout.

Malheur ! malheur aux commis !

A nous, bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis ;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,

Au bruit des torrents nous dormons.

Ah ! qu'on aspire de courage,

Dans l'air pur du sommet des monts !

Cimes à nous connues,

Cent fois vous nous voyez

La tête dans les nues

Et la mort sous nos pieds.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,

Le bon Dieu crée un fleuve;
Ils en font un étang.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'un langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis.
Non; grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.

Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante elle s'écrie :
A moi, contrebandiers!

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

**A MES AMIS,
DEVENUS MINISTRES.**

AIR :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif je fuis la glu des rois.
Que me faut-il ? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.

De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume ⁵⁰,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage!
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortège en route;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laisse tantôt mes sabots et mon luth.



COTTON

Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

GOTTON.

Air des Cancans.

Deux vieilles disaient tout bas :
Belzébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton servante au château.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort ;
Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

LE REFUS.

CHANSON

ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SÉBASTIANI.

AIR : Le premier du mois de janvier.

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais, quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang ;
Mais l'or du moins on le partage.
Vive l'or ! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite il s'en va, Dieu sait par où !
D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,

J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant gardez votre or.
Las! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi, qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté, c'est, Monseigneur,
Une femme folle d'honneur;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée!

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma muse indépendante et vraie?
Je suis un sou de bon aloi;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu,
Sitôt qu'on le touche, il résonne.